

**VOLUME!**

## **Volume !**

La revue des musiques populaires

**3 : 0 | 2004**  
**Rock et Cinéma**

---

*Épilogue*

## **Comment je me suis disputé avec le rock... tout ça pour aller au cinéma (ma vie textuelle)**

*From Rock Music to Cinema: My Life as a Journalist*

**François Gorin**

---



### **Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/volume/2179>

DOI : 10.4000/volume.2179

ISSN : 1950-568X

### **Éditeur**

Association Mélanie Seteun

### **Édition imprimée**

Date de publication : 30 janvier 2004

Pagination : 133-136

ISBN : 1634-5495

ISSN : 1634-5495

### **Référence électronique**

François Gorin, « Comment je me suis disputé avec le rock... tout ça pour aller au cinéma (ma vie textuelle) », *Volume !* [En ligne], 3 : 0 | 2004, mis en ligne le 30 août 2006, consulté le 16 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/volume/2179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.2179>

---

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

éditions seteun



**François GORIN**, « Comment je me suis disputé avec le rock... tout ça pour aller au cinéma »,  
*Volume ! La revue des musiques populaires*, hors-série n° 1, 2004, p. 133-136.

Éditions Mélanie Seteun

# Épi<sup>i</sup>logue

## Comment je me suis disputé avec le rock... tout ça pour aller au cinéma (ma vie textuelle)

par

François GORIN

Journaliste

**Le ro**ck et moi, ça a commencé peut-être avec *Satisfaction* au hit-parade sur le transistor jaune de ma mère. Puis ça a recommencé quand il a bien fallu écrire, après toutes ces années passées à écouter des disques sans rien dire ou presque – le réseau de connaisseurs dans une morne ville provinciale de soixante mille âmes étant limité. Écrire, mais où. D’abord dans des lettres. Un emprisonnement consenti dans les austères locaux de l’armée française, fait par exemple écrire énormément. Si le rock m’a sauvé la vie (ce dont j’étais loin de me douter à l’époque), le service militaire (des mots qui me rendent incrédule aujourd’hui) a fini de forger mon envie d’écrire sur le rock. N’osant aborder de front la citadelle qu’était dans mon imagination *Rock & Folk* – en plus d’être le magazine que je dévorais avec ferveur depuis sept ans – je trouvai un subterfuge qui correspondait à une marotte : en écoutant maniaquement, je dessinais non moins maniaquement, quoique sans talent. Je me suis donc pointé rue Chaptal à demi planqué derrière

un carton à dessin qui renfermait trois (quatre?) pages en noir et blanc dans lesquelles se cachaien des embryons de critiques de disques – là-bas, on parlait de chroniques. C'est ce qu'on appelle entrer par la bande. La citadelle était un appartement calme au fond d'une cour pavée près de Pigalle, veillé par trois hommes peu bavards, plus un autre qui rangeait les vieux numéros dans un hangar. Les pages dessinées parurent, on oublia vite les dessins, mes nouveaux chefs (les premiers) et moi. Je suis devenu critique rock. On disait aussi *rock-critic*. Je ne connaissais rien à la musique. Je ne savais pas écrire. Je n'étais pas un littéraire, j'avais un bac C, celui des bons élèves. J'avais lu des critiques rock pendant sept ans, je croyais saisir comment on pouvait faire. L'exercice accordait bien des libertés qui larguaient les amarres avec toute espèce de composition écrite connue par le passé. L'emploi du « je » était courant. Je le trouve aujourd'hui complaisant, puénil, et pour tout dire repoussant. Je parlais un anglais que l'école n'avait pas voulu m'apprendre, approximatif. Il va mieux depuis. Je recevais désormais des disques à mon nom, j'allais gratuitement aux concerts, j'avais des rendez-vous avec Peter Gabriel, Willy DeVille et Ray Davies dans des hôtels dont j'ignorais jusque là l'existence. Je faisais connaissance avec des garçons de mon âge qui n'avaient comme moi dans la vie que ce but insolite : écrire des articles sur leurs groupes favoris. Bien sûr, il fallait écrire aussi sur les autres, et ce n'était pas drôle tous les jours (quoique). Mais le métier rentrait. En était-ce un? Moins d'un an après mes débuts à *Rock & Folk*, j'eus le privilège de boire un verre avec Philippe Garnier. Quand j'étais simple lecteur, il était mon héros. Devenu son jeune collègue, je l'écoutais avec perplexité me dire : est-ce que tu as une porte de sortie? Étrange question pour celui qui vient juste d'entrer. Sans doute celle qui le travaillait à ce moment-là. Au bout de trois ans de *Rock & Folk*, un type que je ne connaissais pas est venu m'ouvrir la grille d'un journal que je n'avais jamais lu, *Le Matin de Paris*. Je n'avais qu'à m'occuper du rock, il se chargeait du reste, en particulier de trouver la place pour d'improbables pavés sur les Smiths, John Cale ou Screamin' Jay Hawkins. J'étais comme un coq en pâte dans un bateau qui prenait l'eau de toutes parts. Faute d'écooper, on éclusait en chantant parfois. J'ai connu là de vrais journalistes, avec des cartes de presse. Certains écrivaient mieux que mes petits camarades de *Rock & Folk*. J'ai décidé de faire un effort. Je lisais davantage, au point de rêver à des romans. Tout le monde pensait qu'on lorgnait sur *Libération*. Ce n'était pas toujours vrai. J'ai quitté *Rock & Folk*, et l'année suivante, est-ce une coïncidence, *Le Matin* me dépêchait à Cannes en renfort de l'équipe cinéma (qui devait compter quatre personnes). Je me suis mis à écrire sur le cinéma, de biais, dans les creux du rock. A l'intersection des deux parfois. Je n'étais pas un vrai cinéophile. Aucun oncle averti ne m'avait entraîné,

enfant, vers les tentations scintillantes du grand écran. Les salles étaient lointaines ou rares et la télévision radine – pour le rock, on n'avait pas eu besoin de la télévision. Les ciné-clubs des chaînes publiques aidèrent. Puis ce fut à Paris le temps des films attrapés au petit bonheur, vieux polars ou nouveaux Wenders, fauteuils vermoulus du Quartier Latin. Cahiers du cinéma, z'auteurs découverts à rebours, tout Bergman, la moitié de Ford, tout Monte Hellman. Après la déconfiture du *Matin*, la Cinémathèque de Chaillot a pris dans mon temps comme jamais libre une place énorme. Plaisir de décrypter les programmes, d'annoter les séances, de s'aligner peu nombreux souvent, de s'asseoir en silence, de coucher en rentrant quelques lignes. Je n'avais plus d'attache salariée. Avec le rock, les liens se relâchaient. Ils se retendirent le temps d'un livre un peu amer et outreuidant, qui prétendait tourner la page. Une longue lettre de rupture, énumérant les merveilles passées comme autant de moutons avant le sommeil du juste. La place paraissait libre pour un amour second qui s'appellerait cinéma. Puisqu'il fallait encore écrire, et pas seulement dans des cahiers qui ne devenaient pas toujours des livres, on écrivait là où nous portait le vent. Ce fut *Télérama*. Étrange ré-école au premier abord. N'éprouvant rien de particulier pour l'institut, on n'y a rien appris. On s'y est rangé. On y a cultivé en secrets périodiquement éventés nombre de fétiches sans rapport visible avec le rock, réédifiant une enfance édénique et totalement déconnectée de l'idée même de famille. On a pondu bon an mal an des centaines d'articles, critiques et autres notules. On s'est refait un commode anonymat, à l'abri d'une enseigne étouffante à l'occasion. On s'en est dégagé comme on pouvait, en pas de côté millimétrés. On a tissé une trame intérieure avec le cinéma, sous couvert de travail quotidien pour un hebdomadaire. Le cinéma est centenaire, amorti, capricieux, exigeant. Il demande la fidélité mais ne l'encourage pas. Dans ses veines usées ne court plus que trop rarement le mauvais sang critique, un liquide vermillon de synthèse fait généralement l'affaire. On sent comme une impuissance à modifier le cours des choses, on cherche à ne pas finir là où la critique rock nous menait tout droit, emplâtré dans un mur où l'on n'écrit plus que sur soi. Est-ce la faute du rock si on se sent si seul au cinéma? Des vices qu'il nous a inculqués? Pourquoi, au bout de dix ans de ciné-critique assidue, se retrouve-t-on à agripper le rock par son bras maigre encore, alors qu'on s'était décidé à le prendre désormais par-dessus la jambe, puisque tout était consommé? Écrire sur le cinéma nous avait-il ramené à l'enfant raisonnable et docile que le rock nous fit un jour fuir? Était-il si raisonnable et docile, cet enfant? Ne demandait-il pas à fuir avec nous? Pourquoi ne pas lui tendre la main, partir ensemble et ne jamais revenir? Être encore critique passé un certain âge, vieillir critique, c'est courir tous les jours le risque de l'aigreur

et c'est aussi ne jamais domestiquer tout à fait ce peu de talent qui n'a pas su construire. Vouée à la dépendance, confort et damnation, la machine humaine écrira. Son moteur sera la musique, elle fut première, elle est première en tout. Son moteur sera ce composé d'images et de sons qu'on appelle encore cinéma. Ici et là des étincelles, des fusées, des éclats. Des vents, des feux, des oiseaux.

Si on avait su tout cela d'avance, on se serait tu, caché, et en silence on se rêverait encore poète. Et puis merde on est critique, comme d'autres enseignants ou publicitaires.

François GORIN est journaliste et critique, auteur de *Sur le rock* aux éditions de l'Olivier, 1998.

---